

PRÉFACE.

LE ZARATHOUSTRA DE LA NRF

par Jean-Paul Enthoven

À tout lecteur égaré dans l'extravagant labyrinthe des *Faux-monnayeurs* (ce fut mon cas si souvent depuis l'adolescence...), on ne saurait trop conseiller de suivre l'un ou l'autre des fils d'Ariane habilement tressés par l'érudition quasi-policrière d'Aliocha Wald Lasowski. Son essai pieux et joueur, aussi savant que bienveillant, en propose plusieurs afin que, vers ce roman compliqué, chaque apprenti-gidien puisse désormais voler avec des idées simples.

La « simplicité », il est vrai, ne fut jamais la signature favorite du *contemporain capital* – qui, en tout, avait un faible pour la contorsion, la facétie, le trompe-l'œil. Son intime fidèle et complice, Paul Valéry, bien qu'*esprit-frère* du prosateur paludéen, n'avait pas manqué de l'observer avec ironie : « le génie d'André Gide ne se contentera jamais de dire : ce beurre est rance... Il préférera toujours tourner son jugement en affirmant : que ce beurre soit rance, certes ce serait folie de le nier... » Tels sont, par inclination presque chimique, les alambics du *maestro* : la cérébralité y rivalise avec les corps ; l'idée avec les sens ; le droit avec le tordu ; on y recuit les mots afin qu'ils se fondent en une langue toute hérissée de subjonctifs, de digressions, d'évaporations, de métaphores gigognes, de fragments passionnément inachevés.

Gide – qui, de son propre aveu, consacra plus de temps à son piano qu'à n'importe lequel de ses collègues ou ancêtres écrivains – voulait de la musique en tout. D'où son entrain à lancer, sur un tempo d'*incipit* bien timbrés, les Édouard, Robert, Boris, Olivier, Lilian, Vincent et les autres, afin qu'ils trottaient en brefs chapitres sous le masque de leurs seuls prénoms. On s'y perd parfois. On aimerait avoir des repères, des précisions, des fiches d'identité, puis on s'arrange de ce bal habilement masqué et esquissé. Le *maestro* sait y faire : avec lui, la bonne monnaie romanesque chasse les assignats du lyrisme clinquant. Ne jamais oublier qu'André était le neveu de l'éminent Charles, expert en théorie monétaire et en périls inflationnistes. Son style retiendra la leçon de l'oncle : veiller toujours à ce que l'artiste ne mette pas trop de mots en circulation.

Dans ce roman centenaire – le seul que Gide revendiqua comme en tel alors que *Les caves du Vatican* ou *L'immoraliste* n'auraient pas été indignes de ce prestigieux ruban – les bifurcations hasardeuses, les portulans trafiqués, les mauvaises pistes, les panneaux indicateurs falsifiés à dessein, balisent maints chemins qui font semblant de ne mener nulle part. Ici, dans le sillage d'un Wald Lasowski promu guide en Gidologie, on s'élance du côté de Zarathoustra ou de Martin du Gard ; là s'impose le détour obligé et inévitablement posthume, par Barthes et Derrida ; ailleurs, Aliocha – un prénom karamazovien, tout de même... – ne s'épargne aucune des variations, aucune des figures imposées, qui brassent ensemble Freud, Shakespeare, Sartre, Dostoïevski et quelques autres judicieusement convoqués au chevet de son écrivain-prétexte. Les intrigues s'entrecroisent, qui jaillissent de tous côtés. Le sens de ces *Faux-monnayeurs* ne s'épuise jamais. Pour le Critique-Grand-Herméneute, c'est un régal.

Dès le départ, Gide avoue franchement qu'il n'adore rien tant que de brouiller les cartes et les destins de ses créatures. Il les précipite alors dans un puzzle virtuose, joue avec eux, les frotte l'un à l'autre comme des silex. À l'arrivée, le futur diariste

dresse de lui-même un improbable profil où tous les André Gide, distribués en amont et en aval de 1925, se coagulent autour de ce qui sera sa durable et nobélisable statue.

Impossible, dans ce roman, de distinguer le professeur de ferveur, le corydonien égotiste et le protestant sensuel qui, tout en ménageant les hiérarchies, ne se prive pas de faire l'éloge de la bâtardise et d'incendier le déjà vieil ordre social. A-t-il vraiment lu le Nietzsche dont il se réclame ? Sans doute. Mais alors, ce devait être un Nietzsche spontané, tamisé par l'éthique NRF, presque sage, soucieux de vivre par excès mais résolument installé, par-delà le bien et le mal, dans le douillet cocon des villégiatures cossues.

Malgré son climat tout en craintes et tremblements ouatés, ce *premier et dernier* roman est surtout, comme son architecte, un prodige de retenue. Gide a-t-il aimé ses *Faux-monnayeurs* ? S'est-il aimé lui-même en l'écrivant ? Fut-il satisfait, après dix ans de maturation, des personnages qu'il lançait sur son manège ? Rien n'est moins sûr. Et il serait facile de soutenir la thèse selon laquelle Gide préférerait les romans des autres (de Conrad à Simenon) aux siens. Ce serait cependant ne pas tenir compte de la vanité d'un homme de lettres pas mécontent de lui et habitué aux commerces les plus huppés.

Avec ce Gide encore jeune, on trouve pourtant tout l'univers mental et à venir du *maestro* : son goût pour les jeunes garçons ; son émoi transposé pour Marc Allégret, fils de pasteur-missionnaire, qu'il vit grandir et dont la beauté, soudain, le ravage ; l'éraсте qui donne des cours d'« amour grec » au jeune éromène ; l'incendie qui couve toujours dans liturgie gidienne, et qui atteste de la proximité du païen avec la divinité qu'il tutoie. Autour, s'y ajouteront – qui dira si la fiction précède la réalité ou se contente de s'y soumettre ? – la passion des voyages, sa rivalité avec Cocteau, la « Petite Dame » et sa fille, le tout dans un climat digne d'un Bloomsbury français. Dans son cénacle, on se passionne pour la poésie de Browning, la métrique grecque, la morale russe, le clair-obscur de Rembrandt ou l'usage de la pédale dans les partitions de Chopin. Gide tirait

un livre de sa vie passée et à venir. Disons, pour finir, qu'il s'est bien amusé. À l'évidence, ses *Faux-monnayeurs* ne furent pas en reste.